

bruno ribes
**cherchant
qui adorer**

voies ouvertes

gallimard

Morne flânerie des noctambules : beaucoup ne sont pas indigents, mais la plupart ont la triste mine des mal aimés mal aimants. Sans gré, ils se laissent interpellés par des filles aguichantes, cèdent à la publicité d'un film ou cuvent les heures dans un bar. Rentreront-ils chez eux? Quand l'enflure des chevilles se fera plus lourde que la vacuité du cœur ou de l'espoir. Ainsi errent tant de chrétiens, indolents, flirtant avec les sectes, s'offrant une mezzanine dans quelque parti politique ou se saoulant aux terrasses du bien-être. La désillusion les a laissés exsangues après de sournoises hémorragies. A qui la faute?

Bien sûr, cette évocation est partielle. Il ne manque pas de militants ni de charismatiques. Mais leur diligence ou leur ferveur donnent à voir ce qu'ils font, non ce qu'ils croient. Quant aux « silencieux », ils ne sont tels que sur les motivations profondes de leur foi.

Pourtant de toute part monte une puissante réclamation. Les pères ont cassé le ciel et les fils n'ont plus de soleil. La jeune génération est aveugle-née, elle se tient sur la route et crie. Certes, tout n'est pas pur en ces exigences nouvelles. Certains qui possèdent trop voudraient encore se nantir de

Dieu. D'autres étouffent : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » Il en est aussi qui se droguent : ils sont en religion comme leurs cousins à Katmandou. N'empêche que de profondes aspirations se dévoilent que ne satisfont pas les vieilles institutions et les prêches d'Église. Beaucoup se retirent, gagnés par l'ennui. Ils ne vont pas loin, d'ailleurs. Combien de mes meilleurs amis mouillent ainsi à l'écart, démâtés...

Je reste : pourquoi? Impossible d'éviter le regard de ceux qui du dehors m'interrogent : « Qu'est-ce que tu fais là? » Fluderai-je la réponse? Question d'honnêteté. Un devoir? Pourtant il me répugne qu'on s'immisce dans cette correspondance de moi-même. Horreur : j'en vois qui mettent leurs croyances à l'étalage comme des sous-vêtements! Oh non, pas ça! Le commerce des témoignages et des confessions est florissant. Mais, pour un Augustin, combien de paons ou de prostitués? Je ne suis pas Augustin, mais ne veux pas me vendre.

Me garderai-je d'entrer dans le vif? Ce serait tentant : un beau discours, du bout des lèvres avec des effets de surplus, qui ne donne rien. Qui dissimule le trouble, ce sur quoi l'on bute ou que l'on n'arrive pas à réconcilier. Oui, Dieu m'échappe, m'embrouille (de même que la vie, l'intelligence, la liberté), mais je n'ai pas pu et ne pourrai m'y soustraire. Certains me diront aliéné. Qu'ils jasant! Ma foi, c'est ma vie.

Enfant, j'aimais les arbres, les fleurs, surtout les oiseaux. La botanique et les sciences naturelles auraient dû me passionner. Des cours que l'on me fit gratter (c'était pendant la guerre et nous n'avions pas de manuels), sans la moindre

planche ou photo, je n'ai de souvenir que celui d'une énumération de toutes les espèces de parenchymes, et le gros abbé bilieux et suant l'avait close par cette remarque péremptoire que j'entends encore : « Celui-là, c'est un parenchyme que nous pourrions appeler un parenchyme parenchymateux. » Et voilà pourquoi votre fils est muet! Combien de sermons les « fidèles » entendent-ils qui baragouinent d'eucharisties eucharistieuses ou de commandements commandementeux! Mais la cohérence, la nécessité vivante, la finalité pour eux de tout cela...?

Dire ma foi, ce pourrait être étaler mes croyances, éclairer certaines arêtes ou stalactites en ma caverne : comme dans tel aven on illumine la patiente progéniture et tradition de l'eau et du calcaire. Mais ce que je donnerais à voir risquerait de paraître pétrifié. Je ne dirai pas ce qui a pris en moi, mais en fonction de quoi ça prend. D'ailleurs, qu'est-ce qui a pris? Je lutte chaque jour et me débats pour ma foi, comme pour survivre. Pour? Et contre. Ainsi que tant d'autres, j'ai connu des heures dépressives ou de désolation (en ces périodes surtout où, suite d'articles que j'avais écrits ou accepté de publier, j'étouffais sous les soupçons) : alors j'ai tenté d'entamer mes certitudes, les attaquant par tous les acides de toutes les critiques. Je n'ai jamais pu m'en déprendre.

Pourtant, je n'en ai nulle maîtrise. A quoi bon le dissimuler : je porte en moi maint inconcilié. Péniblement. Fécondamment? Au fond, je n'ai nul désir d'unicité, quoi qu'il m'en coûte; et ceux qui se veulent ou se déclarent cohérents me semblent pleins de faux-fuyants.

Dominerai-je ici ce penchant, inculqué par toute ma formation, à disserter, nouant de beaux syllogismes et les faisant bouffer comme des rubans? Bien sûr, il m'arrivera de

serrer le raisonnement. Mais j'userai de plusieurs registres (ne suis-je pas divers?), mêlant en notules le vécu à la méditation, non sans tâtonnements et répétitions, avec des points de suspension, des discontinuités, tantôt pour reprendre souffle, tantôt pour dérouter l'entraînement fallacieux du discours.

Pourvu que jamais je n'apparaisse suffisant...

La tentation ne m'en vient guère! « Tu devrais lire X, Y, Z... Ils ont écrit cela depuis bien longtemps. » Ce sont réactions entendues de tel ou tel ami à qui j'ai brossé le plan de cet essai. Il est vrai que j'ai peu de culture scientifique, philosophique ou théologique. De plus, mon but n'est pas de démontrer, mais de montrer, de profiler. Est-ce qu'on prouve un visage? En tout cas, je n'ai pas envie ici de me couvrir de références, ni d'étaler un savoir, même s'il m'arrive de citer des noms ou de verser dans la théorie. Essayez de plonger dans cette question : qu'est-ce que *ma* foi? Vous verrez que, pour ce faire, vous serez obligé de quitter pardessus, veste et cravate, même votre chemise.

Hier, à nouveau, je me suis ouvert de ce qui me travaille à un ami jésuite, quémandant quelque encouragement. « Mon pauvre vieux, tu en es encore là! » Me voici piqué. Je ne sais où j'en suis. Je sais ce que je ne suis pas : la propension actuelle à byzantiniser. A se saisir de la psychologie comme d'un réveil : toutes les pièces étalées, le docte désigne la poussière en tel rouage, sans souci de remonter. A casser le collier d'un texte : et les perles s'éparpillent, s'égarant. A vriller la signification. Voyez à quoi se passionnent aujourd'hui tant d'intellectuels : à faire des trous. Et pourtant ils n'ont que le mot de structure à la bouche. Mon propos est inverse : esquisser une trame. Théologiens, philosophes et scientifiques ne manqueront pas d'en découdre; le point est

souvent grossier. Va pour la critique. Seul m'importe le droit fil.

Oui, je tire celui-ci de la vie. Et il semblera à plus d'un que cet essai verse dans une *incroyable* inflation à partir du bio-« logique »¹. Prouvez-le. Pour ma part, c'est cet incroyable qui me surprend. Et, encore une fois, je n'entends nullement démontrer mais donner à constater.

Laissez-moi cinq minutes de loisir : j'irai mirer la boutique du fleuriste. Stupéfait de ces corolles nées des atomes. Non, je ne méprise pas la chimie. Je voudrais bien savoir la formule de la fleur. Mais rien n'en indiquera la poussée.

Je vais dire la poussée de ma foi. Éphémère, fragile, vulnérable. C'est un risque mortel de se donner à voir. Du moins est-ce ce que je ressens. « Et toi, qui dis-tu que tu es? » Ah! si cette interpellation cessait de me harceler! Si je pouvais ne plus me la ressasser! Si l'amitié ou la confiance ne l'urgeait plus!

Que quelle volonté soit faite?

1. Si jamais ce livre a une suite, elle sera sur le dia-logue.

PREMIÈRE PARTIE

L'entre-deux

Mon frère me l'a fait, quand j'avais quelque cinq ans, le coup du coquillage : « Écoute, on entend la mer. » Je n'entends ni ne dis rien, ne sachant si Marc m'a trompé. Peu après, je suis revenu, seul. Sur la cheminée de marbre noir la conque paraissait veiller, inquiétante et douce, avec son dos terreux, hérissé de spinules, telle une masse d'arme, et pourtant ces lèvres tendres, cette bouche saumonée définitivement ouverte en une manière de grand sourire heureux. Je l'ai regardée comme un gosse sait le faire, disponible à l'insolite. Longtemps, précautionneusement, je l'ai pressée contre mon oreille. Cette nuit-là et bien d'autres, j'en ai rêvé. Maintenant encore il m'arrive d'émerger du sommeil inquiet d'une voix que je ne puis entendre.

Facétie, puérilité. Pourtant ainsi se concrétise dans le lointain de ma mémoire la prise de conscience d'une interrogation qui n'a cessé de m'habiter : qu'est-ce qui s'écoute en ma vie? Plus tard j'ai traduit : quel sens? Non pas le sens des philosophes, ni la poursuite d'un but. Mais qu'est-ce qui me traverse? Quelle perception de quel écho? Quelle rumeur de vague en ma coquille?

Est-ce complaisance? Ce le serait si j'étais confit en moi-même. Dans le final des *Voix du silence*, Malraux évoque

cette appréhension pour lui, semble-t-il, mobilisatrice, qui l'a fait s'enrôler dans la révolution chinoise, la guerre d'Espagne, aux côtés de De Gaulle, participant à l'histoire, mais aussi tenter de ressaisir la pérennité de l'art : « J'ai vu dans l'Océan malais les méduses phosphorescentes disparaître dans le grand effacement de l'aube. Si l'homme n'est que cette lumière condamnée... » La hantise de l'éphémère ne m'a jamais tourmenté. Dans ces pages, je dirai pourquoi la mort ne me scandalise pas (qu'en sera-t-il lorsque j'aurai à l'affronter?). Je n'ai pas peur de me perdre; je voudrais me trouver. Connaître l'amont de la vie : l'aval en découle.

Leibniz se demande : « Pourquoi y a-t-il ceci plutôt que cela? » Certains : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? » Moi : « Pourquoi y a-t-il ce je-autre et non pas le même que toi? » Constitué différent... Nulle amertume n'entre dans ce constat. Pourtant je ne puis m'en accommoder, envahi par le besoin d'embrasser. Et je me découvre séparé. En tout mon être.

Vie, intelligence, liberté, foi, qu'est-ce? Les savants cherchent à en démonter les mécanismes. Leurs investigations me sont précieuses. Mais c'est l'au-delà de la science qui m'attire : ressaisir l'indéfinissable continuité que je pressens de la bactérie à l'orant. D'où cette première partie, qui ne dit rien que chacun ne sache : *survol* de graves questions, pour dégager celle qui me tient le plus à cœur. Quelle est – et pourquoi – cette « logique » qui fait toutes les modalités de l'existence, des plus humbles aux plus sublimes, en attente et suscitation de l'autre? Relire ce qui les relie ainsi, l'éprouver, c'est le ressort de ma démarche religieuse.

AU CŒUR DE LA VIE

Obscur et irréductible refus d'être duel, durci avec l'âge. Il me répugne que ma foi apparaisse comme quelque superstructure de savoir : statue sur un socle. Je ne me résous même pas à la tenir pour arche d'alliance en mon temple ou réserve au tabernacle. Il n'y a pas en moi de saint des saints. Quand bien même ceci encourt la suspicion des savants et des théologiens, j'avoue chercher (j'ai toujours pressenti) dans ma vie biologique l'annonce de ma foi : peur que si celle-ci se balançait sans attaches organiques, elle ne soit abstraite, théories ou lettres mortes.

QUI DONC APPELLE ?

L'Aisne en contrebas se love dans les prés. La brume fait une toison aux semblants de collines : de ce promontoire vous diriez de lourdes brebis occupées à paître. Les nuages détalent, pressés par la bourrasque : puissante, despotique. Soudain, dans l'uniforme grisaille, de très loin, de très haut me parvient une voix : d'un grand oiseau ramant à contre-

vent. Un grêbe? Entre lui et la tourmente invisible, il se livre un corps à corps acharné. A la moindre relâche, il sera dressé, happé dans une large dérive. Mais il conquiert obstinément son avancée, lançant à intervalles réguliers un cri rauque et bref. J'entends qu'il prend à témoin l'horizon de la violence faite à son élan et convoque à la rescousse tout cela qui vit. Il va disparaître dans le lointain des nuages, n'ayant pas failli à son mystérieux devoir. Mais sa réclamation retentit encore, maintenant portée par le vent même, jusqu'aux confins de l'espace et du temps.

Évocation pour moi de la vie : le défi et l'appel. Le défi : il en faut d'obstinés pour que s'attestent les vivants. A cet égard, les espaces intérieurs m'apparaissent d'un plus mystérieux infini que les champs sidéraux. Les galaxies en s'enfuyant les dé-finissent. Mais ce déploiement en vastitude nous est plus facilement compréhensible que l'hyperconcentration : le vivant se donne, peuple et organise l'infinitésimal; une bactérie systématise des milliards d'espèces moléculaires en un micron. Pour le vivant, rien n'est trop petit; par nécessité (économiser l'énergie, circonscrire les réactions et régulations chimiques, etc.), il « fait » le plus petit. Contresens (oiseau affrontant le vent) : au sein de la « matière », combinaisons et recombinaisons demeurent soumises à la lente attraction du désordre; la vie incessamment réinvente l'homéostasie, déjouant l'entropie¹. Elle soumet en outre le temps à une inconvenable alchimie. Dans le corps se conjuguent des espèces cellulaires dont la survie se compte en minutes avec d'autres qui l'habitent pendant des heures; le plus grand nombre des neurones subsistera sans se repro-

1. On appelle principe d'entropie cette loi de la matière prise dans son ensemble, selon laquelle l'énergie inhérente à ce système va en se dégradant, ou encore de l'ordre au désordre.

duire jusqu'à la mort. La conjonction de ces espèces différenciées, l'apparition de nouvelles formes vivantes supposent de longues fiançailles occultes, un patient commerce des maintenances, une victoire sur l'hétérogénéité des durées, intégrées dans une nouvelle synchronie. De là naît l'irréversibilité. De là vient aussi que la succession temporelle se constitue en évolution chez le vivant. Ces obscures conquêtes sont-elles simplement le sourire du hasard? L'appel qui incessamment mobilise ces forces dérisoires et les fait triompher en de nouvelles formes d'existence, qui donc le lance?

Romantiques, ces considérations. Anthropomorphismes. Soit, la vie procède de la matière, est matière. Dans l'océan primordial des polymères se sont constitués, au sein desquels sont apparus des échanges moléculaires. Ainsi ont surgi des systèmes qui ont acquis leur dynamisme interne, se sont perpétués, enflés, combinés... Cette matière s'est trouvée codée, informée, structurée, régulée. Ce disant nous croyons atteindre le principe de la vie. Est-ce tellement sûr? Causes ou conditions? A supposer que soit discerné dans quelles circonstances les « causes » ont été rassemblées, des inconnaissables plus radicaux encore subsisteraient : entre celles-ci et la dynamique instaurée. La vie est toujours sur-prenante, en virtualités. Imaginez qu'en un quelconque laboratoire soient reconstitués tous les éléments physico-chimiques nécessaires et que les actions et réactions suscitées s'organisent, se systématisent sous forme de vivant, la vie nous échapperait encore. Car de deux choses l'une : ou nous déterminerions cette « biose » selon nos desseins et elle ne serait alors qu'extrapolation de notre vie, une manière de reproduction, ou cette « biose » entamerait une histoire propre et nous-mêmes ne pourrions qu'en observer le phénomène.

Je ne peux ultimement comprendre la vie, car cela supposerait tout ensemble que je sois moi-même et tous les autres vivants, que la vie soit figée, localisable dans l'espace et dans le temps (l'arrêt du temps entraînerait la cessation de la vie, mais, théoriquement, n'impliquerait pas que toutes les virtualités en aient été déployées). Il n'est de connaissance de la vie que sous le mode de la reconnaissance.

Et sans doute est-il d'abord à reconnaître que s'est constitué un code, déployé en programme. Que, durant la demi-heure où survit la bactérie avant de se scinder en deux, elle doit procéder à quelque deux mille réactions chimiques distinctes, pourtant ordonnées, fonctionnelles et, pour la plupart, séquentielles, sans erreur ni retard, sous peine de dénaturation et de non-duplication, d'évanescence. Les biologistes (un Monod, un Jacob¹) me convainquent quand ils mettent en évidence la rigueur des nécessités inhérentes à tout vivant et l'épreuve de compatibilité que présupposent les mutations : elles doivent être assimilées, régulées en fonction de la logique interne, mémorisées selon le code et le programme génétiques, sinon l'individu ni ne survivrait ni ne les reproduirait.

Mais aujourd'hui encore la question de l'évolution demeure entière². L'expliquer comme la résultante du hasard sélectionné selon la nécessité, ou du hasard entériné par hasard³, à condition que ce qu'il induit soit compatible avec ce qui existe, c'est ne rien expliquer du tout. Et les tenants du néodarwinisme échouent toujours à répondre à l'objection clas-

1. Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité*, Éd. du Seuil, 1972. François Jacob, *La Logique du vivant*, Gallimard, 1970.

2. Je reprends ici des considérations que j'ai développées par ailleurs dans *Biologie et Éthique*, Presses de l'Unesco, Paris, 1978.

3. Des études récentes effectuées au Japon, notamment par Motoo Kimura, ont montré que, au niveau bio-moléculaire, les variations sont neutres et se fixent, semble-t-il, selon les lois du hasard pur.

sique qui leur est faite : la formation progressive de l'œil suppose des milliards de mutations séquentielles, organiques (ne serait-ce qu'en connexion avec le système nerveux), donc accomplies et sélectionnées sinon une à une, du moins en très petit nombre à chaque génération, à charge pour celle-ci de transmettre la « nouveauté » ainsi acquise à ses descendants et à ces derniers de poursuivre le processus ainsi amorcé — au hasard... Si le « projet » de l'œil n'était pas en quelque sorte prédéterminé génétiquement ou fonctionnellement, mais réalisé de manière totalement aléatoire, il aurait fallu des milliards de milliards de générations pour qu'il apparaisse (ce qui n'est pas le cas)¹ et une sûreté dans la sélection incompréhensible puisque le « bénéfice » de l'œil pour le vivant ne peut se révéler qu'une fois cet organe au moins grossièrement constitué. On voit mal comment échapper à ce constat : il y a de la finalité dans le « phénomène » de la vie.

Pourtant, si « cela » est, à partir de quand « cela » est-il? La position des « finalistes » n'est guère plus confortable que celle de leurs opposants. En effet, si le programme génétique s'avère identique pour l'essentiel depuis les premiers vivants, faut-il dire que le « projet » de l'œil est impliqué dans le premier rassemblement de matière organique qui s'est mis à fonctionner, constituant la ou les premières cellules vivantes? Mais alors, pourquoi ces tâtonnements, gaspillages, « ratés », aberrations de l'évolution? Pourquoi la pluriformité? A supposer qu'il existe une finalité, tout se passe comme si elle

1. La bactérie se scinde en deux au bout d'une demi-heure. Il faut moins de dix heures pour que se constitue une population d'un million (à condition que nulle ne meure). Mais les temps de reproduction d'un organisme complexe sont infiniment plus longs et la constitution d'une population suffisamment nombreuse pour que la probabilité des mutants apparaisse concevable suppose, elle aussi, des délais considérables en regard de la vitesse à laquelle se sont accomplies certaines évolutions.

bruno ribes
cherchant qui adorer

"Et toi, qui dis-tu que tu es ? Je vais dire la poussée de ma foi... Je n'entends rien prouver, mais donner à constater."

Ainsi s'exprime Bruno Ribes dans *Cherchant qui adorer*. Ce n'est pas à une philosophie que l'auteur demande quelque assise pour sa foi, mais à une logique quasi biologique. Comme l'évolution résulte de la rencontre charnelle de deux vivants, de même une "logique" toute d'ouverture à l'autre se déploie à travers l'intelligence et la liberté, en Dieu. Sans mort à soi il ne peut y avoir procréation de l'autre. Toutes les modalités de la vie sont traversées par un même "logos" qui se révèle pleinement dans la mort de Jésus. Ce sont là "constats" élémentaires : mais dans cet éclairage la démarche religieuse change de sens : le christianisme apparaît dans sa singularité, différent de toute autre religion.

En définitive, cet essai se présente comme une sorte de commentaire de prologue de l'Évangile de Jean : "Au commencement était le Verbe, le Logos de Vie... En lui tout a été fait..." Cependant, Bruno Ribes répugne manifestement à prôner une thèse scientifique ou théologique. D'ailleurs, quand la tentation didactique se fait trop pressante, il substitue au discours de courtes évocations confidentielles, symboliques, qui s'avèrent plus révélatrices de ses convictions profondes que ne le serait une argumentation serrée. La visée est ici constante de renforcer la logique par l'expérience vitale.

Bruno Ribes, jésuite, a dirigé pendant dix ans la revue *Études*, dans laquelle il publia de nombreux articles sur des questions brûlantes. Depuis 1975, il travaille sur les problèmes de morale contemporaine. Son prochain ouvrage, *Biologie et éthique*, paraîtra aux Éditions de l'Unesco.

nrf